

sins crurent que tout était fini; car, dirent-ils, si jamais les rutabagas peuvent lever, comme ils se trouveront sur le sommet de ces billons qui sont frappés des deux côtés par le soleil, la terre se desséchera, tournera en poussière, et les plantes mourront. Je savais bien que c'était une erreur, mais je n'avais pas trop de confiance dans la force de végétation de ma terre, connaissant son état d'épuisement, et ne lui ayant donné qu'une quantité si minime d'engrais.

Éclaircissement des touffes.

» Art. 58. Cependant les plantes levèrent avec une grande régularité, je ne vis pas un puceron. Aussitôt que les rutabagas furent bien sortis de terre, nous primes une petite sarcelle à main, et nous ne laissâmes qu'une seule plante dans chaque touffe, qui fut espacée de 11 à 12 pouces (1). Cela est un point important, car les plantes commencent de très-bonne heure à se dérober mutuellement la nourriture, et si on les laisse pendant deux ou trois semaines se voler ainsi avant de détruire les surnuméraires, et laisser seul le pied que l'on veut conserver, la récolte en sera diminuée de moitié (2). Il est très-aisé d'éclaircir les plantes; c'est un travail qui va vite, mais qui ne doit être confié qu'à un homme soigneux. On ne doit pas abandonner à des enfans une décision aussi importante que celle de laisser une récolte plus ou moins abondante. »

» Art. 59. Mais dans peu de temps la terre fut couverte d'une multitude d'autres plantes que des rutabagas, car les semences fournies pendant tous les étés précédens par une infinité de mauvaises herbes vinrent maintenant pren-

(1) Une semence de rutabaga, de chou, de navet, ne donne qu'une seule tige; mais une graine de betterave en produit très-souvent deux et même trois: aussi, quand on éclaircit les betteraves, et que, des deux plants qui se touchent et qui sortent de la même graine, on n'en veut laisser qu'un, il ne faut pas arracher celui que l'on veut détruire, parce qu'alors on soulève et on déracine en partie celui qui reste, qui alors languit; mais il faut couper rez-terre, avec l'ongle, la plus faible des deux plantes. Cette observation est essentielle pour les betteraves.

(Note du Traducteur.)

(2) Combien de fois l'insouciance ou l'avarice ne font-elles pas laisser les carottes très-épaisses, disant qu'on les éclaircira plus tard, quand elles seront un peu grosses, et qu'alors on donnera aux animaux ce que l'on arrachera, ce qui paiera la dépense. Mais plus tard la sécheresse vient, on ne peut pas les arracher, et on se console aisément en disant que trois ou quatre petites carottes vaudront autant qu'une grosse; mais on finit par n'avoir que des feuilles, et une récolte en racines qui ne vaut pas le dixième de ce qu'elle eût valu, si on avait éclairci dans le principe.

(Idem.)

dre leur part de la nourriture produite par la fermentation, la rosée, et surtout par ce soleil vivifiant, qui luit également pour tous. Je ne crois pas avoir jamais vu, dans aucun terrain, la cinquantième partie des mauvaises herbes qui couvraient ma terre. Leurs cotylédons, de toutes les nuances, tapissaient littéralement le sol. Ce fut alors que mes *larges billons*, qui avaient paru à mes voisins si extraordinaires et si hors de proportion, se montrèrent *absolument nécessaires*.

» D'abord, avec des houes à main, nous sarclâmes environ 6 pouces de largeur sur le sommet des billons; alors tous les rutabagas se trouvèrent propres, ce qui ne coûta qu'une demi-journée de travail par acre (pour 40 ares). Ensuite, selon la manière dont je l'avais pratiqué à Botley en Angleterre, avec une charrue légère trainée par un seul cheval, je jetai dans la rigole entre les deux billons une raie en allant, puis une raie en revenant, et de suite, le long de la première raie, une deuxième raie en allant et une troisième raie en revenant. Ces deux dernières raies longèrent les plantes à 3 pouces de distance. Ainsi j'élevai un billon dans l'endroit où était auparavant la rigole de séparation. Ensuite je rejetai avec la charrue les raies vers les rutabagas, et je replaçai la terre comme elle l'était auparavant. Il n'y avait plus alors une seule mauvaise herbe en vie; toutes avaient été détruites par le soleil, et le champ entier était aussi net et aussi ameubli que pourrait l'être le jardin le plus soigné.

» Art. 60. Les personnes qui connaissent les effets d'une culture entre des plantes qui croissent, et principalement lorsque le labour est *profond* (et quel est l'Américain qui n'en connaît pas la vertu, puisqu'il voit que sans ces cultures le maïs ne vient pas?) ces personnes peuvent se figurer l'effet que ces labours eurent sur mes rutabagas, qui, par leur croissance, me donnèrent une preuve évidente que les principes de *Tull* sont toujours vrais, n'importe la nature de la terre et le climat.

» Art. 61. On avait alors plaisir à regarder ces lignes longues et bien régulières, de plantes vigoureuses, couronnant le sommet de ces larges billons, que l'on avait crus trop espacés. Mais pourquoi les *espacer autant*? Voilà la question que l'on m'a faite mille fois en Angleterre et ici. C'est parce que vous ne pouvez pas donner un labour *profond* et *soigné* dans un espace moindre que 4 pieds (3 pieds 9 pouces de France); et c'est ce labour *profond* que je regarde comme le moyen le plus sûr d'assurer une récolte abondante, principalement dans un terrain maigre. C'est une grande erreur de croire qu'il y a du terrain perdu par ces larges intervalles. Ma récolte de 33 tonneaux par acre (175 milliers par hectare), pour la totalité du champ, avait des intervalles de cette largeur, tandis que mes voisins, avec les leurs de 2 pieds, n'en-

rent jamais les deux tiers du poids de ma récolte. Il n'y a pas de terrain *perdu*, car ceux qui voudraient s'en convaincre pourraient voir de leurs propres yeux que les racines latérales d'un vigoureux rutabaga s'étendent à plus de 6 pieds de la bulbe de la plante. Toute la terre labourée des intervalles est remplie de ces racines, qui, étant coupées ou déplacées par la charrue, poussent de nouvelles ramifications, lesquelles vont chercher une nourriture nouvelle, ce qui produit sur la plante un effet étonnant, comme on le voit évidemment dans la culture du maïs. Aussi larges qu'étaient mes intervalles, les feuilles de quelques-unes des plantes touchaient presque celles des plantes des billons latéraux, et ce, avant leur croissance achevée; en Angleterre, je les ai souvent vues se toucher. Ici, en Amérique, elles le feront toujours dans une terre riche, et avec la culture convenable. Comment donc peut-on prétendre que les intervalles sont trop larges, s'ils sont entièrement occupés par les plantes, et comment peut-il y avoir de terrain perdu, quand l'intérieur est rempli par les racines, et le dessus recouvert par les feuilles?

» Art. 62. Après la culture ci-dessus détaillée, mes rutabagas poussèrent vigoureusement, jusqu'à ce que les mauvaises herbes eussent paru de nouveau, ou plutôt jusqu'à ce que de nouvelles semences fussent venues éclore. Lorsque cela eut lieu, nous prîmes de nouveau la houe à main, et nous nettoyâmes le sommet des billons. Sous un soleil aussi ardent que le soleil d'Amérique, les mauvaises herbes périrent promptement; ensuite, avec la charrue à un cheval, nous redonnâmes un labour semblable au premier. Après cela nous n'eûmes plus rien à faire, si ce n'est d'arracher, de place à autre, quelques herbes qui n'avaient pas été atteintes par la houe à main, car, pour la charrue, aucune ne lui était échappée.

» Art. 63. Il n'y a dans ce procédé rien de plus difficile, de plus long, ou de plus coûteux que dans la culture absolument nécessaire pour obtenir une récolte de maïs; et cependant, je puis assurer que tout terrain qui pourra donner 50 bushels de maïs par acre (44 hectolitres 60 litres par hectare) produira plus de 1000 bushels de rutabagas (991 hectolitres 30 litres par hectare).

» Art. 64. Dans la culture à la volée, les labours subséquens ne peuvent nécessairement se faire qu'avec la houe à main, qui ne fait, comme le dit si justement Tull, qu'égratigner la terre. En Angleterre, où le sarcler n'entre avec sa houe, dans le champ, que lorsque les plantes ont environ 4 pouces de hauteur, il houe la terre tout autour des plantes, qu'il laisse espacées de 18 pouces; ensuite, si la terre devient sale, et si les herbes ont poussé de nouveau, le sarcler est obligé, un mois après, de recommencer à houer tout

le terrain. Voilà la totalité de son travail, et cette totalité est une triste chose, comme ne le montre toujours que trop la récolte faite même sur les meilleures terres, comparée à une autre faite sur billons.

Transplantation. — Repiquage.

» Art. 65. Il y a une troisième manière de cultiver les rutabagas, et qui, dans certains cas, est de beaucoup préférable aux deux que nous venons de décrire, le semis en rayons, et celui à la volée. Cette troisième méthode est la *transplantation*. Ma magnifique récolte, à Botley, était de plantes qui avaient été *transplantées*. J'eus recours à cette méthode pour m'assurer une récolte, malgré le puceron; mais j'ai la persuasion que c'est la manière la meilleure dans tous les cas, pourvu que l'on soit assuré de pouvoir se procurer les ouvriers nécessaires, pendant le peu de jours qu'on mettra à repiquer.

» Art. 66. La meilleure description de ces sortes de sujets est, je crois, d'exposer ce que l'on a fait *soi-même*. C'est de la pratique réelle, ou du moins cela en approche plus que toutes les instructions.

» Art. 67. C'est par accident que je fus conduit à ce mode de culture. Pendant l'été de 1812, j'avais dans le milieu d'un champ une pièce de rutabagas qui était avoisinée d'un côté par des carottes, et de l'autre par des betteraves blanches. Le 10 juillet, je vis que ceux de mes rutabagas, qui avaient échappé aux pucerons, commençaient à pousser vigoureusement. Ils avaient été semés en rayons, et je désirais regarnir les places laissées vides par les plantes que les pucerons avaient mangées. En conséquence, j'enlevai les plantes qui étaient en trop dans les endroits où les pucerons avaient fait moins de ravages, et je les repiquai à la place de celles qui avaient été détruites. J'en fis de même dans deux autres champs.

» Art. 68. Les rutabagas transplantés poussèrent assez bien, mais restèrent toujours très-inférieurs à ceux qui à côté étaient venus en place. Mais il y avait, par hasard, le long de la pièce, une langue de terre, d'environ 3 pieds de largeur, qui n'avait pas été semée. Lorsque mon charretier eut fini de labourer entre les rangées, je lui fis labourer très-profondément cette langue de terre, et mon jardinier y repiqua de suite deux rangées de rutabagas. Ce furent ceux-là qui devinrent les plus gros et les plus beaux de toute la pièce, quoiqu'ils fussent plantés deux jours après ceux repiqués çà et là dans les manques. Je conçus de suite que la cause de cette différence si frappante était que ceux des

deux rangées avaient été repiqués dans une terre *frâchement* labourée; car, quoique alors je n'eusse pas lu beaucoup des ouvrages de *Tull*, je savais, par l'expérience de toute ma vie, qu'il fallait toujours *semer* et *repiquer* dans une terre aussi *récemment labourée* que possible. La raison en est qu'à chaque fois que l'on remue la terre, et surtout qu'on la retourne, il s'établit une fermentation qui fait monter des exhalaisons ou vapeurs humides, lesquelles fournissent la *nourriture nécessaire* aux semences et aux plantes qu'on vient d'y placer. M. *Curwen*, membre du parlement, a publié, sur l'*agriculture*, un ouvrage qui n'est pas mauvais, parce qu'il expose les expériences que lui-même a faites; mais il n'a pas rendu justice à *Tull*, en n'avouant pas que c'est dans *Tull* qu'il a puisé ses principes.

» Art. 69. Dans son ouvrage, M. *Curwen* rend compte des effets surprenans produits par le *remuement de la terre* entre les plantes semées en lignes, et il nous rapporte une expérience qu'il a faite, et qui prouve qu'une terre labourée nouvellement, et pendant un temps très-sec, avait produit des exhalaisons qui, par acre (40 ares), pesaient *plusieurs milliers*, et ce, pendant les vingt-quatre premières heures après le labour; mais que le poids de ces exhalaisons avait diminué progressivement, à chaque vingt-quatre heures qui ont suivi; que les exhalaisons ont *cessé* environ une semaine après le labour, et que pendant tout celaps de temps, le reste *du même champ qui n'avait pas été labouré*, n'avait pas produit *une seule once* d'exhalaison! Lorsque je vis cet article dans l'ouvrage de M. *Curwen* (et je n'avais pas alors lu *Tull*), cela me rappela qu'ayant, quelques années auparavant, bêché entre les rangées de la *moitié* d'un carreau de choux; pour y planter des pois tardifs, je vis, le lendemain matin (c'était pendant un temps sec), que les choux au pied desquels j'avais bêché avaient de grosses gouttes de rosée pendues autour des feuilles, tandis que les choux qui n'avaient pas été bêchés n'en avaient pas du tout. J'avais oublié cette particularité, qui m'est revenue à l'esprit lorsque je lus M. *Curwen*, mais je n'en connus la cause que lorsque je lus *le vrai père* de l'agriculture anglaise, *Jéthro Tull*.

» Art. 70. Je reviens à l'histoire de ma première transplantation de rutabagas en Angleterre. Je vis de suite que le seul moyen de m'assurer une récolte, et en dépit du puceron, était par *la transplantation*. En conséquence, l'année suivante, je préparai un champ de 5 acres (2 hectares), et un autre de 12 acres (4 hectares 80 ares); je formai mes billons, comme je l'ai décrit précédemment, et je repiquai mes plantes, le 7 juin dans le premier champ de 5 acres, et le 20 juin dans le second. Je m'assurai, avec la balance, que j'avais *trente-trois tonneaux par acre*, pour chacun des 17 acres (175 milliers par

hectare). Depuis ce moment, je n'employai plus d'autre méthode. Je ne vis jamais un champ de mes voisins dont la récolte dépassât *la moitié* du poids de la mienne; et quoique nous trouvions, dans les *Mémoires d'agriculture* que certaines récoltes, qui ont remporté les prix, étaient beaucoup plus pesantes, ce ne devait être que sur des champs de premier choix, d'un *seul* acre, ou un peu plus. Dans ma culture habituelle, avec des billons distans de 4 pieds (3 pieds 9 pouces de France), et des plantes espacées de 1 pied (11 pouces 3 lignes, 11664, ou 0^m,5048), j'avais 10,830 rutabagas par acre (26,675 plantes par hectare); ainsi chaque bulbe pesait près de 7 livres. Dans une des années suivantes, j'ai eu un acre ou 2 faisant partie d'un champ considérable, repiqué le 13 juillet, dont la récolte pesait probablement 50 *tonneaux* l'acre (259 milliers l'hectare). Je diffèrai quelque temps de les peser; le feu, qui prit à un des bâtimens de la ferme, occasionna de nouveaux retards, et finalement la chose ne fut pas faite; mais j'en pesai un chariot, et les rutabagas pesèrent, l'un dans l'autre, 41 livres (40 livres 3 onces); plusieurs pesèrent 14 livres (12 liv. 15 onc. 4 gros); les plus forts que j'eusse en Amérique pesaient 12 livres 1/2 (11 livres 8 onces). Tous ces rutabagas, soit en Angleterre, soit aux États-Unis, avaient été *transplantés*. Cependant, à Hyde-Park (en Amérique), j'ai eu des rutabagas venus en place, qui ont pesé 10 livres (9 livres 3 onces), et que, d'après la perfection de leurs forme, et qualité, j'ai choisis, et que je replante dans ce moment pour porte-graines (1).

(1) La transplantation a sur le semis en place *deux* autres avantages majeurs :

1^o On peut avec la transplantation faire deux récoltes dans la même année, sur la même terre : par exemple, après des vesces d'hiver, ou de l'orge d'hiver, mangées en vert au printemps, ou des navets semés tard, l'automne précédent, et dont on fait manger les tiges au printemps. On a le temps de bien préparer la terre par deux labours, et d'y repiquer sur billons des rutabagas, des betteraves blanches, des choux, etc. ;

2^o Si la terre, après une récolte de blé d'hiver, n'est pas propre, comme il arrive presque toujours, et est remplie de chiendent et qu'on y sème en place des betteraves de bonne heure, comme on doit le faire, alors les sarclages, surtout le premier, seront très-dispendieux, comme M. *Mahieu de Dombasle* ne l'a que trop éprouvé dans sa sucrerie de betteraves, en 1813, 1814 et 1815; mais en employant la transplantation, qui ne se fait que dans le mois de juin, on a le temps de bien nettoyer la terre, et si le printemps est sec, de détruire complètement le chiendent, comme je l'ai fait par deux ou trois labours à la charrue, avec un fort hersage avant le deuxième et le troisième labour, lesquels labours seront donnés à moins de trois semaines d'intervalle, pour que la terre n'ait pas le temps de se répandre. (Voyez là dessus l'excellent article de M. *de Dombasle*, 5^e livraison, page 338.) Par le dernier labour, donné en juin, pour mettre la terre en ados ou billons pour le repiquage, toutes les mauvaises herbes sont détruites et ne germent guère plus après cette époque. Alors la transplantation sur ados est loin de coûter ce que le premier sarclage seul eût coûté pour un semis à demeure fait dans une terre empoisonnée d'herbes.

(Note du Traducteur.)

» Art. 71. Je vais maintenant détailler la manière que j'ai employée, à Hyde-Park, pour ma transplantation. Dans une partie du champ que j'avais mis en billons, je répandis sur le sommet des billons la semence extrêmement claire ; mais quelque claire que l'on puisse répandre une semence aussi fine, il y aura toujours trop de plantes, si la terre est bien meuble, et si la semence est bonne. Je laissai toutes les plantes pousser, comme elles levèrent, et je les laissai trop long-temps, par manque de mains pour les repiquer, ou plutôt par manque de temps pour le faire faire, et aussi pour montrer moi-même comment le faire ; car je n'avais pas une seule personne qui connût la manière de placer une plante en terre, et quelque paradoxal que cela paraisse, je puis assurer que plus de la moitié du poids de la récolte dépend d'un petit tour de main donné au *plantoir*, tour de main bien connu des jardiniers qui repiquent les choux, et que j'expliquerai présentement.

» Art. 72. Je n'avais pas le temps de faire l'ouvrage moi-même, et j'étais, un jour, à regarder mes pauvres plantes, qui avaient si besoin d'être transplantées ; je pensais à mes ouvriers de Botley, qui m'auraient fait si lestement mon ouvrage, lorsque le plus grand des hasards fit entrer chez moi un de ces hommes, qui arrivait d'Angleterre.

» Art. 73. Avec lui je me mis à l'ouvrage, et aidés par d'autres personnes qui arrachaient les plants et nous les apportaient, nous repiquâmes environ 2 acres (80 ares) dans les *matinées* et les *soirées* de six jours, car le soleil était trop ardent pour nous permettre de travailler depuis après le *déjeuner* jusque deux heures avant le *coucher* du soleil.

» Art. 74. Nous travaillâmes ainsi depuis le 24 jusqu'au 28 août, n'ayant rien fait pendant un dimanche et un autre jour. Chacun sait que cette époque est le moment *le plus chaud* de l'année, et l'année dernière (1818) eut aussi l'été *le plus sec*. Le temps avait été chaud et sec depuis le 10 août, et continua ainsi jusqu'au 12 septembre. Qui aurait imaginé que ces plantes pouvaient prospérer, même qu'elles pouvaient vivre ? Le lendemain de leur plantation, leurs feuilles, prises dans les doigts, s'écrasaient en poussière. Deux jours après, il n'y avait pas plus d'apparence de plantes dans mon champ, qu'il n'y en avait sur la grande route. Mais le 2 septembre, comme je le trouve porté dans mes notes, mes plantes commencèrent à montrer *signe de vie*, et avant la pluie qui tomba le 12, la crête des billons avait déjà pris une teinte de verdure, et les plantes semblaient promettre une bonne récolte.

» Art. 75. Mais je dois faire mention d'une autre transplantation que je fis à la fin de *juillet*. J'avais semé, dans une petite pièce de terre, mes premiers rutabagas en rayons distans de 18 pouces, et les plantes à 1 pied de distance.

Vers le milieu de juillet, je vis qu'il me fallait enlever une raie intermédiaire, sans quoi toute la récolte ne vaudrait pas grand'chose. Les ayant arrachés, je ne voulus pas perdre des plantes qui avaient déjà des bulbes aussi grosses que des œufs ; mais comme je n'avais pas de terre préparée, je les fis mettre à la cave, où elles furent jetées *en tas*, et où, dans peu de temps, elles *s'échauffèrent*, comme on devait s'y attendre dans une saison aussi chaude : les feuilles devinrent blanches. Cependant, comme il me peinait de jeter sur le fumier de si belles plantes, je les fis étendre sur un *gazon* qui était devant ma porte, où elles reçurent la rosée pendant la nuit, et pendant le jour je les fis couvrir avec un paillason. Mais on oublia, ou plutôt on négligea de le faire pendant deux jours, et alors, croyant les plantes décidément *mortes*, on ne les recouvrit plus. Elles furent ainsi abandonnées jusqu'au 24 juillet, que je commençai à transplanter mes choux dans le champ. Je pensai alors à m'assurer si le rutabaga était bien vivace : je ramassai ces plantes abandonnées, qui n'avaient plus une particule de vert, et avec elles j'achevai une rangée de choux. J'en repiquai ainsi *cent six*, qui lorsqu'elles furent arrachées, en décembre, pesèrent *neuf cent une* livres (834 livres 11 onces). Un de ces rutabagas pesait 42 livres $\frac{1}{2}$ (41 livres 8 onces).

» Art. 76. Mais il faut observer que cette terre était parfaitement préparée, que j'y avais mis mon meilleur fumier, et que j'avais pris, moi-même, tous les soins possibles pour bien placer les plantes en terre. Cette expérience prouve évidemment combien cette plante est vivace, mais, pour cela, je ne conseille pas de la mettre à une aussi rude épreuve ; il n'y a pas de nécessité à le faire, et c'est une règle générale, que plus tôt on peut repiquer les plantes après les avoir arrachées, mieux elles s'en trouvent (1).

» Art. 77. Mais, quant à la transplantation, il y a une observation importante à faire ; il faut, d'après les raisons développées précédemment, qu'elle ait lieu *aussitôt* qu'il est possible, après que la charrue a *remué la terre*. Voici ma manière de m'y prendre. Je mets ma terre en billons, comme je l'ai expliqué plus haut pour *l'ensemencement* ; je le fais quelques jours avant le moment où je dois repiquer, même une semaine et plus. Lorsque tout mon monde

(1) J'avais toujours soin, lorsque je faisais arracher le plant, pour le repiquer dans les champs, de faire saucer les racines et le collet de chaque poignée de plants dans une bouillie assez liquide, faite avec de la bouse de vache, de la terre et de l'eau. On peut mettre cette bouillie dans une brouette dont le devant est fermé par une porte à coulisse, et on place les poignées de plants, ainsi enduites, dans les corbeilles ou charpagnes qui servent à les transporter dans les champs. Cet enduit garantit les racines du contact de l'air et empêche le chevelu de se dessécher. C'est une précaution qui coûte peu. (Note du Traducteur.)

est prêt, et mon plant arraché, le charretier commence, avec sa charrue, à renverser les billons, c'est-à-dire qu'il élève le sommet des nouveaux billons dans la place où était précédemment la raie de séparation. Aussitôt qu'il a fini le sommet du premier billon, les planteurs y repiquent le plant, tandis que le charretier forme le deuxième billon, et ainsi de suite pour tout le reste du champ. Ce n'est pas un procédé bien long, puisqu'en 1816 j'ai repiqué ainsi 52 acres de rutabagas (20 hectares 80 ares), et j'ai calculé que ma récolte dépassait 50,000 bushels, (17,846 hectolitres). Un homme actif, avec un garçon ou une fille pour lui placer le plant, repiquera un $\frac{1}{2}$ acre dans sa journée (20 ares). J'ai eu un homme qui m'a souvent repiqué un acre dans sa journée (40 ares). Mais supposant même que l'on ne ferait que $\frac{1}{4}$ d'acre (10 ares) dans la journée, quel est le prix de quatre jours de travail comparé à la valeur d'un acre (40 ares) de cette précieuse racine; et quel est le cultivateur, avec la moindre industrie, qui refusera de courber son dos pendant huit à douze jours, afin de pouvoir nourrir copieusement tous ses bestiaux pendant les mois du printemps, lorsque la nourriture sèche leur est si répugnante, et que la saison leur refuse encore la nourriture verte?

» Art. 78. Gravez bien dans votre mémoire l'observation que j'ai faite plus haut, qu'il ne faut jamais repiquer que dans la terre qui vient d'être remuée, et maintenant je vais expliquer le repiquage proprement dit, ou l'opération mécanique de mettre la plante dans la terre. Il faut se procurer un *plantoir*, qui sera le haut d'un manche de bêche, que l'on aura coupé de 10 pouces de longueur, et à qui on aura fait une pointe bien unie; c'est pourquoi, si on fait cette pointe en fer, avec une douille pour recevoir le manche en bois, le plantoir n'en sera que meilleur, et fera l'ouvrage plus uniment. On repique les rutabagas, comme on fait les choux; mais parce que, excepté les jardiniers de profession, j'ai trouvé en Angleterre peu de personnes sachant repiquer un chou, par la même raison, je crois qu'il y en a peu qui sachent repiquer un rutabaga.

» Art. 79. Vous entendez les personnes qui ont un jardin dire constamment quelles attendent de la pluie pour transplanter leurs choux. Il n'y a pas, en agriculture, d'erreur plus générale et plus complète sous tous les rapports. Loin qu'un temps de pluie soit le plus favorable, il est, au contraire, le plus pernicieux pour la transplantation, soit des choux, soit de toute autre plante, depuis une laitue jusqu'à un pommier. J'ai prouvé la chose cent et cent fois. La première fois que j'eus une preuve bien démonstrative de la vérité de cette assertion, ce fut en repiquant un carreau de choux à Wilmington, dans l'État de la Delaware. Je les transplantai pendant un temps sec, et, comme

je l'avais toujours pratiqué jusqu'alors, je les arrosai copieusement; mais ayant été appelé pour quelque affaire, je laissai une rangée sans être arrosée, et je ne m'en aperçus que le soir du jour suivant, lorsqu'en arrosant de nouveau les premières rangées qui l'avaient été la veille, je trouvai que le soleil avait tellement brûlé cette rangée oubliée, que je ne voulus pas l'arroser, pensant que ce serait de la peine perdue, et qu'il valait mieux y repiquer quelque autre chose. Mais, peu de jours après, je vis que mes choux n'étaient pas morts: ils poussèrent, et finalement cette rangée, que j'avais crue périe, me donna non-seulement les choux les plus gros, mais ceux qui pommèrent les premiers de tout le carreau.

» Art. 80. En voici la raison: si les plantes sont repiquées dans une terre mouillée, le plantoir la plaque dans un état de mortier contre les racines qui sont si déliées; ensuite le soleil recuit ce mortier en une espèce de brique; en outre, le trou fait par le plantoir est lissé intérieurement, conserve sa forme, et présente tout autour une substance durcie et impénétrable à un chevelu si délicat; en un mot, tel le trou a été fait, tel il reste le plus souvent; et la racine est renfermée dans une espèce de puits muré, au lieu de pouvoir étendre facilement ses radicules tout autour, dans une terre meuble. En outre, le chevelu, étant mouillé, se colle tout autour de la racine principale au lieu d'être bien étendu, et si un fort soleil survient, toute la masse est recuite, consolidée ensemble, et n'a plus d'action. Mais si on repique dans une terre qui n'est pas humide, le contraire de tout ce que nous avons dit a lieu, et la terre nouvellement remuée fournira toujours aux plantes assez de fraîcheur, même sous le soleil le plus ardent.

» Art. 81. Cependant combien de milliers de personnes en Angleterre et aux États-Unis attendent une pluie, en juillet et en août, pour repiquer leurs plants! et lorsque cette pluie si désirée arrive, elles sont obligées de repiquer dans une terre reprise, car la terre, préparée depuis long-temps, attendait, aussi bien que les maîtres, l'arrivée de la pluie. Mais alors la fermentation, qui suit toujours un labour nouveau, est terminée, et après que la transplantation a lieu, adieu la bêche et la houe; car on dirait qu'il n'y a que le maïs qui a le privilège de recevoir quelque soin après avoir été planté. Et pourquoi les autres plantes ne jouissent-elles pas des mêmes droits? Le pourquoi? c'est que les autres plantes produiront quelque chose même sans plus de soin, tandis que le maïs ne produira absolument rien.

» Comme une preuve de l'effet qu'une culture profonde a sur les plantes qui croissent, je rapporterai que, le 26 juin, un de mes bons voisins me montrait un carreau de choux de Savoie qu'il avait repiqués dans une terre aussi